



La Bohème !

Par Auguste Fortier

Une dame canadienne-française demandait l'autre soir :

— La bohème existe-t-elle encore à Paris ? Voit-on de nos jours au Quartier-Latin de la Ville Lumière les types tels que Schaunard, Rodolphe, Marcel, Musette ou Mimi Pinson, décrits dans le livre célèbre d'Henry Münger, "Scènes de la Vie de bohème" et représentés dans la pièce "La bohème" qui a été jouée à Montréal, types aux longs cheveux, à la barbe hirsute, artistes, peintres, poètes, follement épris de leurs tableaux, de leurs palettes, de leurs auteurs, vivant et s'habillant comme ils peuvent, logeant au cinquième, parce qu'il n'y a pas de sixième, dînant rarement deux jours de suite, pleins de foi en l'avenir, toujours chantant, toujours riant, menant en somme, en compagnie de joyeuses amies, sans soucis du lendemain une vie très accidentée, mais remplie de charmes ? De tels types, voulait savoir cette dame canadienne-française, se rencontrent-ils encore à Paris ? La bohème existe-t-elle toujours ?

Nous répondrons à notre charmante compatriote montréalaise, sans craindre de nous tromper

— Non, madame, la bohème n'existe plus ; elle est morte et enterrée. Depuis au-delà de quatre décades on n'entend plus ni les rires ni les chants des héros de Münger. Le dernier coup de canon qui

a terminé la guerre Franco-Prussienne de 1870-71 a relégué dans le domaine du passé les types du genre de Schaunard de Rodolphe et de leurs insouciantes et rieuses compagnes, Mademoiselle Musette et mademoiselle Mimi. La république et le progrès ont tué la joyeuse bohème, qui de 1825 à 1871, principalement, sema tant de gaieté dans le Quartier Latin.

Les héroïques batailles de Reischoffen, de Gravelotte, les sombres mois du siège, les atrocités inoubliables et sanglantes de la Commune, ont rendu plus sérieuse, plus pratique, la jeunesse française qui, disons-le à sa louange, s'occupe maintenant à se faire un avenir, et à conserver à la France la prépondérance intellectuelle et artistique qu'elle a failli perdre à la suite de ses quelques exceptionnelles défaites sur les champs de bataille, plutôt que de passer des trois ou quatre ans à mener des vies de bâton de chaise, — vies ridicules et sans but, — à jouer des tours à leurs propriétaires et à déménager à la cloche de bois. Les Mimi et les Musette d'aujourd'hui ont trop peur du lit d'hôpital pour consentir de gaieté de coeur à partager l'existence d'un jeune homme sans le sou qui pour souper leur sert un calembourg de Piron, des vers de Racine, ou un couplet de Béranger. Le Canadien qui va à Paris a beau parcourir le soir les rues du Quartier Latin, il ne voit plus